

Compte rendu de : Geneviève Bédoucha, Les liens de l'eau : en Brenne, une société autour de ses étangs

Olivia Aubriot

▶ **To cite this version:**

Olivia Aubriot. Compte rendu de : Geneviève Bédoucha, Les liens de l'eau : en Brenne, une société autour de ses étangs. Natures Sciences Sociétés, 2012, pp.489-491. 10.1051/nss/2013046 . halshs-01694856

HAL Id: halshs-01694856
https://shs.hal.science/halshs-01694856

Submitted on 15 Feb 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

I. Baumont, bergère en Basses-Alpes, reprend son mémoire de master (*Berger, un authentique métier moderne*, 2005) : elle parle du « corps dans le métier de berger » (corps dans l'environnement pastoral, corps pendant la garde), de la dimension affective de la pratique du métier (« de l'interconnaisance à la communication avec les brebis », l'identification du berger au troupeau, la responsabilité et l'investissement), de la « passion » du berger (discipline pastorale, grands espaces et enfermement, célibat, moyens d'évasion).

On ne peut sortir du livre comme on y est entré : pour un lecteur spécialiste de l'éducation scientifique et technologique, loin d'être un familier des bergers comme des recherches zootechniques, même s'il en a souvent entendu parler, la démonstration, certes non canonique, du savoir-faire des bergers dans la conduite « rationnelle » de leur troupeau pour une meilleure alimentation et la mise en évidence de leur conscience aiguë de leur responsabilité et des moyens de leur efficience sont impressionnantes. Ce que montrent ces bergers et bergères qui ont pratiqué leur métier dans un « accompagnement » réciproque avec les chercheurs et qui analysent leur pratique, c'est la technicité de ce métier : une pensée explicite propre, un équipement spécifique (chien, outillage…), une anticipation permanente de leur action, qui suppose une « sémiologie ». De ce point de vue, parler de « savoir-faire » est sans doute réducteur : il s'agit de compétences qui dépendent d'un savoir réflexif. Dans ce savoir, les concepts de secteur, quartier et circuit (chap. 4), ou le concept de troupeau (sans berger, pas de troupeau) tel qu'on l'appréhende à travers l'analyse de la conversation du berger et du chevrier (chap. 7), ne sont pas des concepts pragmatiques « en acte », et les modèles de « formes de troupeau » ne sont pas des représentations « spontanées » (chap. 5) : ce sont des constructions en partie « théoriques », représentatives, prédictives et explicatives.

L'absence de tentative pour un « modèle socio-économique » du travail de berger de garde surprend un peu : la question était posée dans les « enquêtes pionnières » (chap. 3) pour comprendre quels intérêts avaient assuré sa « survie » dans les Alpes, malgré les incitations à la modernisation ; qu'en sera-t-il demain ? Mais tel qu'il s'offre au lecteur, *Un savoir-faire de berger* est une belle illustration d'un ensemble de travaux mettant en œuvre ce qu'on peut appeler une problématique multiréférentielle, coordonnant des points de vue de chercheurs (multidisciplinaires), de professionnels (bergers, ingénieurs), et finalement d'animaux. Il serait très regrettable que ce type de recherche de longue haleine et de problématisation complexe (partenariat, immersion, collaboration) ne soit plus envisageable avec la mode des agences à appels d'offres ; car, pour beaucoup d'enjeux sociotechniques actuels, ce sont bien ces recherches et non pas les recherches classiques « sûres » qui changent les « paradigmes ».

Jean-Louis Martinand
(UMR STEF, ENS Cachan, France)
martinan@stef.ens-cachan.fr

Les Liens de l'eau : en Brenne, une société autour de ses étangs
Geneviève Bédoucha
Éditions de la Maison des sciences de l'homme / Quæ, 2011, 688 p.

Dès les premières pages, Geneviève Bédoucha nous invite à partager les sensations éprouvées lors de son approche de la Brenne, ce pays d'étangs situé dans le Berry, au centre de la France. Elle nous place dans une relation intime au terrain et donne le ton : il s'agit de décrypter les relations sociales dans cet espace quasi désert, aux innombrables étangs (plus d'un millier), « indéchiffrable » si on n'a pas de représentation du parcours de l'eau. Pour comprendre cette région de l'intérieur, l'auteur choisit d'employer les mêmes méthodes que celles utilisées lors de ses recherches antérieures en milieux arides et semi-arides : suivre l'eau, analyser la société à travers la gestion passée et actuelle de cet élément. Pourtant, on est ici en zone humide, avec des infrastructures privées, et un enjeu non pas de partage, mais de stockage et de rétention d'eau. « Se pouvait-il que dans une société à étangs dont la survie ne dépendait pas de l'exploitation piscicole pratiquée depuis des siècles, le système de gestion des eaux ait la même prégnance et que son analyse permette aussi d'accéder au social ? » (p. 18.)

La réponse est positive – on s'en doute. Et, pour le prouver, l'ethnologue nous amène, à travers une écriture fluide sur près de 700 pages de précises descriptions et de fines analyses, dans un formidable travail d'investigation sur le moindre détail auquel elle donne sens, belles illustrations à l'appui (plus de vingt cartes, des reproductions de photographies anciennes, un magnifique feuillet central en couleur composé d'une carte et d'une soixantaine de photos de l'auteur). S'y ajoutent un glossaire de la terminologie locale et une riche bibliographie, incluant des références d'archives remontant jusqu'au XV^{e} siècle. On peut remercier au passage l'éditeur d'avoir compris l'intérêt de ce manuscrit et de publier ce grand travail d'ethnologie, minutieux et rigoureux.

Le livre démontre comment les différentes catégories sociales de la société brennouse, principalement les propriétaires d'étangs, gardes, négociants piscicoles,

agriculteurs, ouvriers agricoles, mais aussi les nouveaux acteurs tels que propriétaires citadins ou écologistes intéressés par d'autres fonctionnalités des étangs (loisir, espace naturel), sont liées entre elles par les étangs. Ce lien relève d'une réelle interdépendance – nous y reviendrons – qui renvoie à des enjeux et contraintes d'ordre topographique, technique, économique et symbolique et dont l'un des éléments-clés, confirmé tout au long du livre, est le caractère précieux, voire rare, de l'eau dans cette région pourtant humide. Celui-ci se révèle notamment à deux saisons : en été, où le bétail a besoin de s'abreuver et de pâturer, alors que les sols, ne retenant pas l'eau, ne permettent pas l'installation de puits et s'assèchent rapidement par forte chaleur ; en hiver, où l'usage piscicole nécessite de vider suffisamment l'étang pour pêcher, puis de disposer d'eau pendant la pêche et après également pour remplir à nouveau l'étang et poursuivre l'élevage. Or, l'eau provient uniquement de la pluie ou des étangs situés en amont. On l'aura compris : l'enjeu est de récupérer l'eau d'étang en étang, de la gérer afin de ne pas la « perdre », c'est-à-dire ne pas la laisser se jeter dans la rivière.

Après une description des spécificités de la Brenne, un milieu difficile qui rend l'agriculture peu productive (et aujourd'hui quasi absente) et impose de longue date la pisciculture ou l'élevage comme moyen complémentaire de subsistance, la première partie (composée de cinq chapitres) est largement d'ordre historique. Les documents d'archives n'ont toutefois été consultés qu'une fois le terrain réalisé et servent donc à l'éclairer et à argumenter les hypothèses de l'auteur. La création des étangs est progressive à partir des XII^{e}-XIII^{e} siècles et les plus grands, qui structurent aujourd'hui le centre de la Brenne, étaient déjà en place au XV^{e} siècle. Ainsi, « une "politique des étangs" [est] très tôt attestée » (p. 73), les étangs sont organisés en « système » (p. 79) et leur « construction est maîtrisée en vue d'une gestion raisonnée » (p. 82), qui peu à peu s'établit. Leur assèchement puis, à partir du XIX^{e} siècle, le curage des cours d'eau sont des remèdes régulièrement proposés contre les inondations et les problèmes de salubrité en Brenne. Mais ils sont source de nombreux débats et conflits, longuement abordés dans l'ouvrage. Les administrateurs de l'État sont ainsi confrontés à une contradiction qui touche particulièrement les étangs, propriétés de familles nobles et symboles de prestige : imposer une politique interventionniste dans l'intérêt public tout en respectant la propriété privée (p. 118). Cette partie historique très dense se justifie du fait que les valeurs et fondements des relations sociales trouvent pour beaucoup racine dans un ordre social ancien, et aussi par la démonstration que les étangs ont toujours été au centre des débats, plaintes et enjeux de pouvoir en Brenne, selon des modalités et questions évoluant avec les législations, les pratiques et les acteurs impliqués.

La deuxième partie, structurée en trois chapitres, traite de la gestion à la fois technique, spatiale et sociale de l'eau à partir du début du XX^{e} siècle. Les étangs ne sont plus désormais considérés cause d'insalubrité, les techniques de pêche ont évolué et l'élevage piscicole est devenu plus productif. Les étangs, qui forment de réels réseaux hydrauliques, se succèdent en cascade d'amont en aval, reliés les uns aux autres en « chaînes » ou en « lignées » selon les discours. L'aval est donc dépendant de l'amont, qui lui déverse son eau, mais l'amont est également dépendant de l'aval « s'il veut » vider correctement son étang – voilà que, moi aussi, j'associe indistinctement les étangs à ceux qui s'en occupent, reproduisant l'anthropomorphisme si bien décrit, résultat de la prégnance des étangs dans le quotidien de cette société, et se retrouvant dans le langage utilisé (« l'eau pour se parler », p. 455). De la dépendance physique naît la dépendance sociale, la coordination indispensable entre les hommes d'étangs. S'il ne s'agit pas de s'organiser de façon communautaire, une discipline collective est au moins nécessaire (p. 71).

Ainsi, l'ordre coutumier de pêche et de vidage des étangs est d'aval en amont. Il n'est, cependant, pas toujours possible de l'appliquer du fait des différences physiques des étangs (taille, durée de vidage, capacité de stockage), mais aussi de contretemps divers, de contraintes de calendriers, d'impossibilités des uns ou des autres : autant de circonstances qui nécessitent de s'arranger, de « jongler » pour s'en sortir. La période de vidage se révèle une période de fortes tensions. La gestion de l'eau y est délicate et se doit d'être précise (c'est à cinq centimètres près !). Diverses situations de vidage d'étangs sont décrites à l'aide de jolies cartes qui permettent au lecteur de se régaler à suivre l'eau et à comprendre les difficultés explicitées. Face aux contraintes techniques, sociales, climatiques, ou aux problèmes liés à la création de nouveaux étangs (petits, mais toujours plus nombreux depuis les années 1970), toutes sortes d'arrangements prennent place, ainsi que des stratégies foncières, relationnelles et techniques – bien que les modifications techniques soient finalement peu nombreuses au regard des plaintes rapportées par l'auteur sur des évacuations trop lentes ou du trop d'eau provenant d'un étang amont.

Par ailleurs, tolérances, accords et échanges de service, tels que pacage des bêtes dans l'étang en été ou participation aux pêches en hiver – vécue comme un privilège – en compensation d'éventuelles inondations de champs, sont essentiels au fonctionnement de cette société ; celle-ci s'est pourtant vue bousculée par la loi de 1946 sur le passage du métayage au fermage, marquant une rupture entre le monde des propriétaires exploitants et le monde paysan, puis par le rôle dorénavant stratégique dans la gestion de l'eau et des pêches de négociants devenus exploitants.

On est ainsi conduit à la troisième partie, où l'ethnologue (aux chapitres 9 à 11) traite en profondeur des relations sociales qui se jouent autour des étangs, et plus particulièrement les jours de pêche, tandis que le chapitre 12 est consacré aux conflits actuels avec les écologistes – l'aspect « naturel », « sauvage », étant honni par les hommes d'étangs. On comprend pourquoi être invité à participer à la pêche – activité devenue éprouvante en raison des forts tonnages de la pisciculture intensive, et pourtant rarement rémunérée autrement qu'en poisson – est encore considéré comme un privilège et comment l'« invitation » à y participer s'insère dans les relations d'échanges. Ne pas le saisir cause d'ailleurs à certains nouveaux propriétaires de réelles difficultés d'intégration. La pêche, véritable « mise en scène » du social, est quant à elle analysée comme un ensemble d'activités très ritualisées, où la bonne humeur règne entre catégories sociales différentes qui ce jour-là se rapprochent : le monde paysan et celui des propriétaires d'étangs se côtoient, l'humour sert à libérer les tensions sociales, mais aussi à resserrer les liens. Et si le poisson offert en récompense a perdu de sa valeur, une invitation à chasser dans les domaines est venu le remplacer. Dans cette région où les propriétaires ont réussi à maintenir leur privilège du droit de chasse, offrir la possibilité de chasser le sanglier au cœur de domaines prestigieux a tout son prix. Le système se maintient. L'avant-dernier chapitre, conclusif, sur cette société encore très hiérarchisée renvoie aux différentes représentations sociales de l'espace, à la façon dont les liens entre les hommes, mais aussi entre étangs et hommes, sont projetés dans l'espace (c'est ainsi que telle lignée d'étangs est associée à telle famille prestigieuse), et offre une analyse tout en finesse du « poids des mots » (p. 602).

L'ouvrage se termine sur une note positive malgré la déprise agricole, les difficultés de la pisciculture, les tensions autour des enjeux écologiques. L'ethnologue joue ici un rôle d'intermédiaire entre des acteurs aux logiques différentes, en explicitant les valeurs qui ont soutenu les divers changements subis par la société et en décryptant la subtilité des relations sociales qui ont permis à des personnes de mondes très différents de trouver des terrains d'entente, non sans difficultés, pour préserver la Brenne.

Si les termes d'une conceptualisation ne sont point présents dans l'ouvrage, la méthodologie employée tout au long de celui-ci est sans ambiguïté celle de l'anthropologie des techniques : pour pénétrer le social, d'abord comprendre les contraintes environnementales, puis rapporter avec précision les observations des aménagements, des techniques et des gestes, la terminologie, le langage employé – discours et vocabulaire utilisé sont toujours replacés par rapport à la position de l'acteur dans la société –, mentionner ce que certains chercheurs nommeraient les « opérations stratégiques », ainsi que les personnes en charge du contrôle de ces opérations, énoncer l'implication sociale des modifications techniques, etc. Le titre du chapitre 11 – « Chaînes et lignées » – n'évoquerait-il pas justement des concepts de l'anthropologie des techniques, tels que « chaînes opératoires » de la gestion de l'eau et de la pêche, si minutieusement décrites, ou encore « lignées techniques », dont l'auteur nous donne de nombreuses informations, notamment lorsqu'elle compare la Brenne et la Dombes ?

Ce livre remarquable de G. Bédoucha se placera rapidement comme une référence incontournable sur les zones humides et sur la question de leur intégration dans des parcs naturels, thématiques qui suscitent un intérêt accru. Référence également incontournable en anthropologie sociale, l'ouvrage prouvant avec brio que les travaux de cette discipline pourraient davantage s'inspirer de l'anthropologie des techniques et, plus généralement, que l'apport d'un véritable « terrain » est irremplaçable.

Olivia Aubriot
(CNRS, Centre d'études himalayennes, UPR 299, Villejuif, France)
oaubriot@vjf.cnrs.fr

En son jardin : une ethnologie du fleurissement
Martine Bergues
Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2011, 404 p.

Cet ouvrage intéressera tous ceux qui, traversant la France par les petites routes, s'interrogent sur les critères d'attribution des pancartes « village fleuri » ou s'offusquent de voir, quelle que soit la région, les mêmes balcons en fer forgé débordant tout l'été des mêmes géraniums rouge vermillon. Mais le lecteur aura intérêt à bien consulter en premier lieu le sommaire détaillé, heureusement placé en tête de volume, pour savoir où trouver la réponse à ses questions au milieu du foisonnement de détails, souvent répétitifs, qui lui est offert, dans un ordre dont la logique n'est pas toujours évidente.

Un peu plus de la moitié de ce livre de quatre cents pages est consacrée à une approche ethnologique de trois types de jardins : les jardins paysans ; les jardins fleuris ; les jardins « au naturel ». Il s'agit des résultats d'enquêtes participantes (puisque Martine Bergues est elle-même « jardinière ») effectuées dans le département du Lot. Ces enquêtes nous introduisent aux règles régissant la